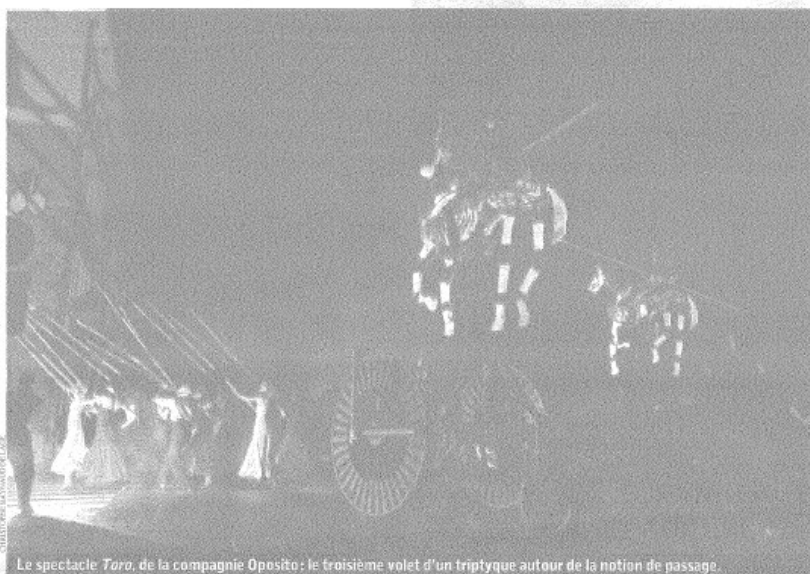


À Aurillac, un festival servi bien noir

ARTS DE LA RUE - Une quinzaine de compagnies invitées et cinq cents autres de passage ont offert à quelque cent mille spectateurs quatre jours de fête et de découvertes.

Comme le dit si bien le badaud goguenard et plaisantin face à l'adversité, « à Aurillac, il y a deux saisons : l'hiver et la saison des pluies ». Pendant le festival, le soleil fut comme les artistes, il joua par intermittence, un statut qu'il ne défendit pas, lui, cédant sous le poids des intempéries aussi lourdes que continues et qui ne permirent à quasi-personne de jouer toute une journée durant. Néanmoins, les trois autres jours, nuageux mais peu mouillés, la 21^e édition du Festival international des arts de la rue a pu donner le meilleur d'elle-même, offrant comme à son habitude un panorama frôlant l'exhaustivité des tendances rue de l'année. Car Aurillac, sous ses atours bigarrés, voire pittoresques, son ambiance fourmillante, foisonnante, est aux artistes ce que le MIN de Rungis est aux primeurs : un grand marché de l'art où l'on vient goûter de l'excellent comme du pire.



Le spectacle *Toro*, de la compagnie Oposito : le troisième volet d'un triptyque autour de la notion de passage.

A LA HAUTEUR DES ESPÉRANCES

Au rayon des compagnies invitées, on y servait le plus souvent un propos bien noir, aussi noir que la nouvelle création des Délices Dada du même nom. Aussi noir que ce pays, ce « Braakland » de la

compagnie Dakar qui se jouait derrière le cimetière, dans la décharge municipale, aussi noir que l'avenir de ces hommes et de ces femmes en errance, perdus sur une terre vide après un cataclysme de nature inconnue et dont la mort silencieuse résonne en-

core longtemps après le spectacle. Aussi noir également que l'ambiance feutrée des Souffleurs-commandos poétiques qui, le temps d'une *Sédimentation des bourras-*

ques se prenaient à dénoncer l'obscurantisme religieux renaissant. Le propos avait tout lieu de satisfaire les esprits laïques et avant-gardistes, mais, après une première par-

tie à la hauteur des espérances, sombra dans un salmigondis pour le moins peu clair. Noirs, les Nocturs de la compagnie No Tunes International, l'étaient aussi, surtout Fred, ce

personnage qui, à la faveur circonstancielle de son cinquantième, avait déjà liquidé les préliminaires d'une beuverie avant que de rejoindre Teddy, dragueur impénitent avec qui il entame, en ce milieu de nuit, une litanie d'interrogations sur le sens de leurs vies et leurs consommations féminines. Le propos, jouant sur des déambulations scéniques extérieures hyper réalistes, est sans concession pour les hommes, peut-être — et c'est le seul reproche — un rien caricatural, mais tellement succulent et sans accrocs.

JEUX DE MIROIRS À FACETTES

Noir aussi, l'humour de la compagnie belge Arsenic à qui l'on voudrait décerner un prix spécial tant la qualité du jeu de leurs *Éclats d'Harms* cabaret était à la mesure du plaisir procuré. Sous leur chapiteau, ô combien chaleureux en ce fameux jeudi pluvieux — jeudi noir lui aussi! —, sur la scène d'un music-hall berlinois où plané l'esprit de *l'Ange bleu*, une indescriptible mais néanmoins ingénieuse structure scénique faite de miroirs à facettes s'ouvre tour à tour sur des trappes et des portes dé- ■■■

4 h 7 du matin : un Toro dans la nuit

La compagnie Oposito a présenté sa nouvelle création entre chien et loup.

l'essentiel

Polémique. La révélation de Günter Grass continue de faire des vagues

« J'ai pris part à aucun crime dans la Waffen SS », a assuré en fin de semaine, lors d'une émission télévisée, le romancier qui parle « d'aveuglement » et précise « n'avoir rien su des crimes nazis ». Un autre Prix Nobel de littérature, le Portugais José Saramago, prenant sa défense, dimanche, dans un entretien accordé au quotidien espagnol *El País*, se dit « surpris par la violence des réactions ». Il juge que « beaucoup de personnes veulent trouver des pieds d'argile aux personnes influentes » et estime que l'insinuation selon laquelle Günter Grass l'aurait dit pour des questions de promotion de son dernier livre est « infâme et indigne ».

Queen bientôt en studio

Quinze ans après la mort de Freddie Mercury, le guitariste Brian May et le batteur Roger Taylor vont retourner en studio pour enregistrer un nouvel album au mois d'octobre. L'album enregistré sera le premier depuis le posthume *Made in Heaven* (1995) qui avait été bâti autour d'enregistrements inédits de Freddie Mercury.

Aurillac, 4 h 7 du matin ; dans la nuit noire et le silence, à l'angle de deux rues se retrouvent ceux qui s'éveillent et ceux qui n'ont pas encore dormi. Emmittouffés de froid et de fatigue, ils attendent, réunis en la circonstance pour un étrange rendez-vous, celui donné par la compagnie Oposito. C'est à cette heure indécente que celle-ci présentait *Toro* (1), sa nouvelle création, troisième volet de son triptyque autour des parades métaphoriques et de la notion de passage qui fait suite à *Transhumance*, *l'heure du troupeau* et *les Trottoirs de Jo'Burg... mirage*. Du plus profond de nulle part surgissent des hommes, ou plutôt des gardiens, munis de longs bâtons qu'ils laissent traîner au sol en un frottement égal et presque lugubre, des annonceurs aux visages sévères dont les yeux à la fixité fascinante semblent transpercer le concert tonitruant des fumigènes et des lumières violentes. Les tambours entrent en scène, et

à leur suite les taureaux, des chariots de selles et de guidons cornés de feu, bêtes véloces et puissantes que conduisent les férules menaçantes, les cris et les sifflets. La nuit s'étoile de fureur. Sur un camion, une carmencita, figure immaculée, de vierge de procession devient danseuse de flamenco. Plus loin, aux arènes, quand du toril sort un taureau noir, c'est

Toro, parade métaphorique où toutes les symboliques tauromachiques sont revisitées par Oposito.

un ballet fiévreux, une danse macabre qui s'engage entre la bête et les toreros.

« Ce spectacle a été conçu au Mexique et s'inspire autant de la muerte de carnaval, des cavaliers de l'apocalypse et de la corrida portugaise », explique Jean-Raymond Jacob, co-metteur en scène du spectacle. Toutes les

symboliques tauromachiques sont revisitées tandis que la compagnie fait la preuve d'une maturité d'écriture à travers un ton épuré de toute brutalité. « Je ne pouvais toucher au flamenco et à la tauromachie sans avoir les gestes les plus justes », explique-t-il en rappelant la participation à la conception d'Aurélia Vidal, danseuse et professeur de flamenco, et de Julien Lescaret, matador français. « En parallèle de l'écriture, c'est la technique, surtout au niveau du son, qui a évolué et qui sert aujourd'hui une mise en scène jusqu'alors irréalisable. » Pour autant Oposito n'a rien négligé de ce qui fait sa spécificité artistique, cette idée que « la vraie magie du déambulateur, c'est d'apparaître, d'être là où on ne nous attend pas, et de disparaître ».

G. K.

(1) Après une tournée internationale, *Toro* se jouera en mai à Noisy-le-Sec, en juin à Amiens.